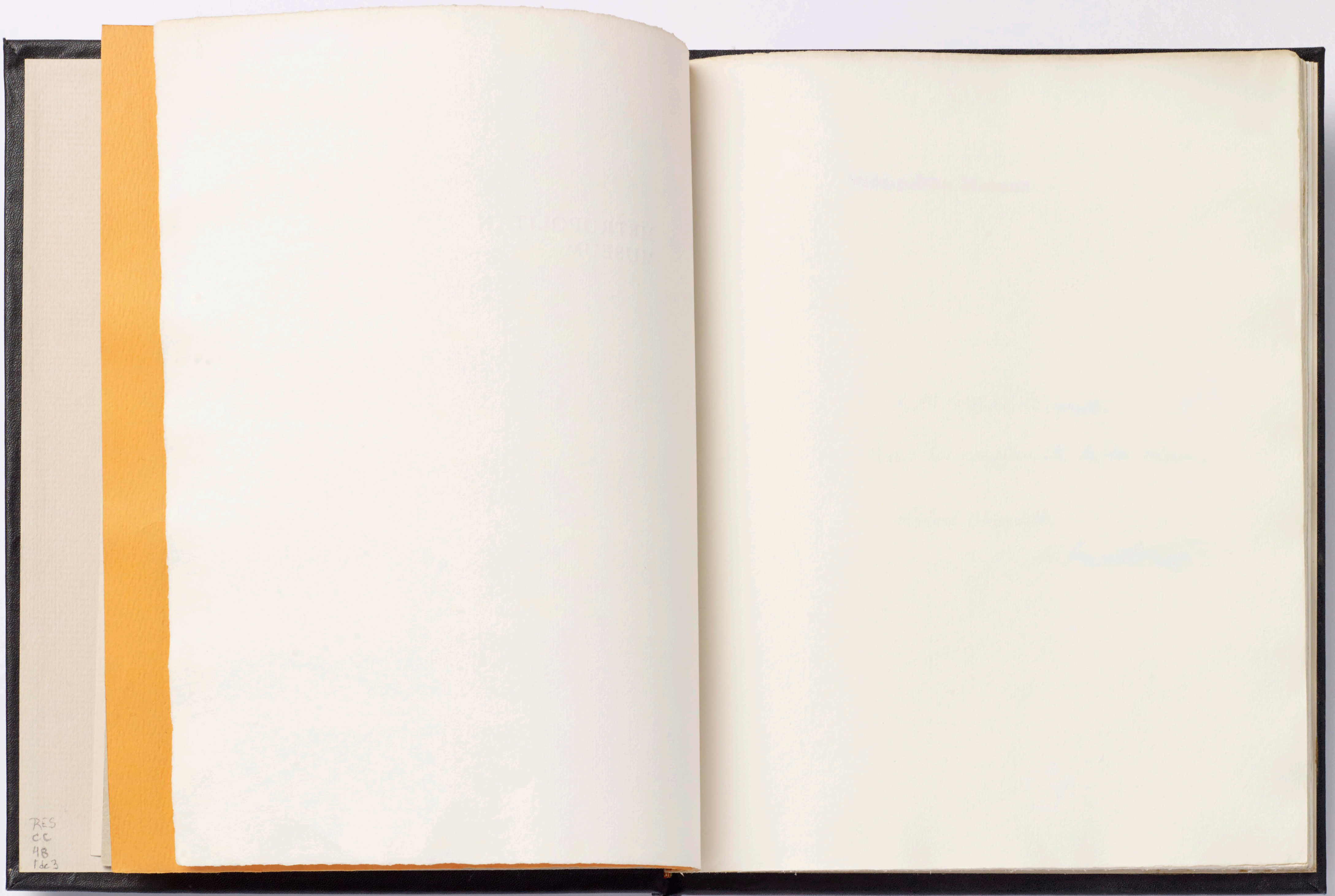


METROPOLITAN
MUSEUM

RES
CC
48
1cc3



RES
CC
48
1 de 3

MUSEUM
ANTHROPOLOGY

1910

1910

1910

1910

1910

Metropolitan Museum

A M. Henri Girard,
Avec les compliments de la saison,

Robert Choquet

LDWIMANTZAC

30

RES
CC
48
1 or 3

Museo Nazionale

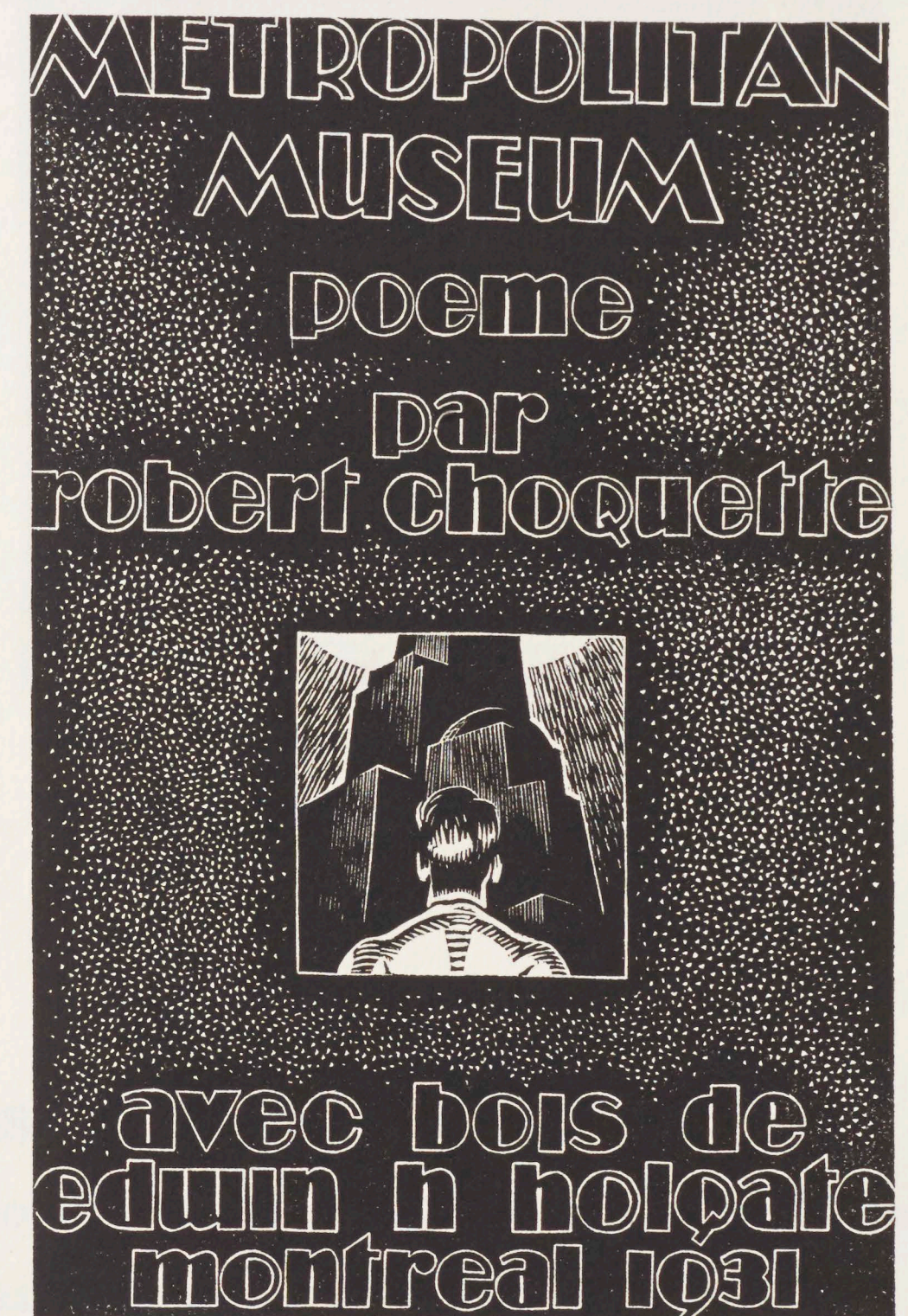
A

G. F. B.

respectueuse offrande

RES
CC
48
1 de 3

Le présent volume, constituant l'édition originale,
a été tiré à quatre cent soixante-quinze exemplaires
justifiés comme suit:
vingt-cinq exemplaires hors commerce, marqués de A à Z;
quatre cent cinquante exemplaires destinés à la vente,
numérotés de 1 à 450.
Tous sont sur papier Medway.
Exemplaire N° 37.



RES
CC
48
1 de 3

Copyright December 1931
by Robert Choquette
and
Edwin H. Holgate



I

DANS CE TEMPLE de pierre où l'art est en exil,
J'ai, tout un jour, vécu des siècles innombrables.
Les générations humaines mémorables
Ont défilé l'une après l'une, en un profil
Qui sertissait d'argent une ombre chaude encore.

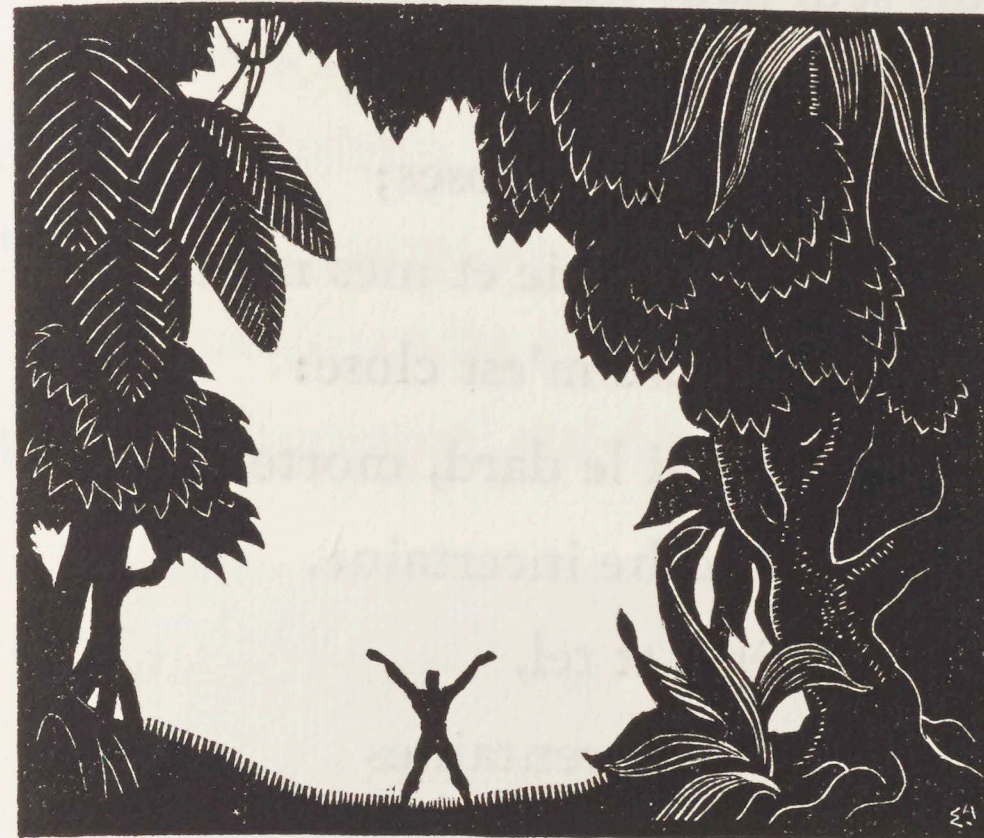
RES
CC
48
1 dec 3

Et les siècles défunts, obscurs ou lumineux:
Ceux dont les pas, écrits sur le temps sablonneux,
Reculent vaguement dans de pâles aurores;
Ceux que le doigt du ciel raya d'un trait de feu;
Ceux dont un sort meilleur, soufflé du haut de Dieu,
Dans le roc de l'Histoire imprima les visages;
Et les siècles leurs fils, enfantant d'autres âges,
A leur tour ont passé dans mes regards fervents,
Et tu te déroulais de merveille en merveille,
Homme qui nais de l'homme, ô papyrus vivant!

Soudain ce fut en moi, coeur et chair qui s'éveillent,
Comme un frémissement de feuilles, quand le vent
Brusque d'un long soupir la dormeuse journée.
Je naissais à la Terre, aux Hommes; un ciel clos
Crevait dans ma poitrine enfin illuminée!
L'Humanité-poème, au rythme de sanglots,
Poussière où se transmet la chimère éternelle,
Montait de toutes parts où je posais les yeux,
Animait des échos dans ma chair fraternelle.

2

Et, strophe à strophe, en un vol inégal, joyeux,
Désespéré, cruel ou doux, humble ou stoïque,
Voici ce que disaient les Fresques Héroïques:



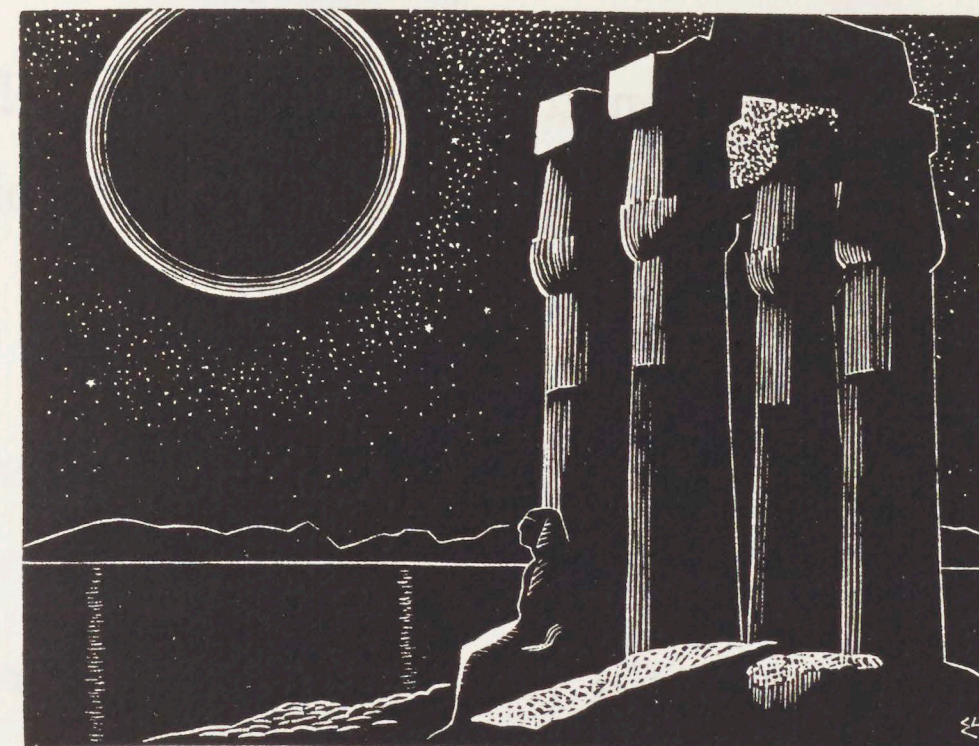
“Je suis l'Homme Nouveau, dernier fils du limon,
Etonné de moi-même au seuil de la pensée. . .
Le long souffle ancestral dont chantent mes poumons
S'est fait âme, obscure poussée
De lumière, et j'en suis encor tout ébloui.

3

Je suis du sang, des yeux, un coeur, épanouis
En Homme. Seul, parmi la bête horizontale,
Debout je marche, et pense, et suis père du feu,
Et seul dégage en moi la présence d'un Dieu,
Mais je suis seul dans ma gloire fatale!

Car pour avoir conquis le Mot
Qui fait le silence des choses;
Si je parle ma faim et ma joie et mes maux,
Désormais la nature m'est close:
Je suis l'ennemi. J'ai le dard, mortel
S'il frappe—et la flèche incertaine.
J'aurai le piège, et tel,
Et si multiplié que par centaines
Des montagnes de chair à mes pieds crouleront.
Eveillé chaque jour à ce drame de vivre,
Je pars, l'espoir au front;
Et, dès mon poing qui le délivre,
Mon silex siffle: Halte! au renne bondissant
Que j'emporte encor frémissant
Dans l'ancre, clair-obscur plein de faim et d'alarmes.

Mais quand le crépuscule, où s'apaisent mes armes,
M'empourpre; quand la nuit, mystérieusement,
Se penche sur mes yeux étonnés des étoiles,
Une invisible main effeuille de ses voiles
Mon front obscur et véhément.
Je rêve. . . Sur les éléments
J'imposerai demain le sceau de ma pensée.
Demain? O temps profonds, quand la terre oppressée,
Verra s'épandre en cercle envahissant
La trouble humanité qui rêve dans mon sang!"



PUIS J'ENTENDIS parler Khéops impérissable:

“Je suis le fils du Nil, où le soleil qui mord
Etale un tel éclat dans la splendeur des sables,
Que mes jours somnolents me font vivre la mort.
Mon pays tout entier, l’hiératique Egypte,
Ne chante qu’Osiris, n’est qu’une vaste crypte
Où l’homme use ses jours à choisir un tombeau.
Car son âme s’écoule au sablier mystique;
Car, sous le ciel froissé par le vol des corbeaux,
L’homme a bien tôt vécu la vie énigmatique,
—Et les dieux ont gardé leurs mains sur leurs genoux...”

Eternité, tourment de mon coeur sombre et doux!
Que l’on retienne au moins l’ombre de ma mémoire!
Aussi, cent mille bras d’esclaves acharnés
Sur qui l’huile au soleil met des reflets de moire,
Ont hâlé, sous le fouet, des monts déracinés;
Et le Sphinx me prolonge en son rêve de pierre.
Et qu’au moins l’avenir, s’il vient sur mes paupières
Incliner son front vague, ainsi qu’en un miroir,
Se taise de respect devant mon désespoir!”

MAIS JE foulais toujours la majesté des dalles,
Cependant que des murs du merveilleux dédale
Croissait l’aube que l’Homme avait fait sourdre en moi,
Quand parurent soudain, agriffés aux parois,
De vastes bas-reliefs, sereins et sanguinaires,



Que l’on eût dits sculptés du ciseau des tonnerres;
Et deux voix côte à côte en sortaient, dont les mots
Chantaient en moi pareils à deux fleuves jumeaux:

“Je suis Sémiramis, en antique Chaldée
Mère de la semaille et mère de l’idée.”

L'architecte subtil et le prêtre savant
Dont l'oeil divinateur est plein d'astres mouvants,
Interrogent le ciel dans les Babels de brique. . .
Mais moi, parmi mes fleurs au niveau de l'oiseau,
Je me penche; et la Ville en blocs géométriques
Respire, peuple sourd, rumeur de larges eaux.
Et je songe à ma gloire, au destin de ma race,
Au néant que le sable et qu'un midi vorace
Laisseront de tes murs, Babylone! Et l'orgueil
Croule dans ma poitrine en deuil!"

"Je suis Sennachérib, au trône d'Assyrie.
Ma face inexorable et jamais attendrie
Est close sur mon coeur en couvercle d'acier.
Les Monts Zagros ont-ils produit un carnassier
Que je n'ose heurter dans une étreinte rouge?
J'étrangle le lion sans que ma face bouge.
Le scribe a sur les murs de mon palais brutal
Ecrit pour les vaincus: 'Gloire au sourcil fatal
Qui nous a faits ce que nous sommes,

8

Sans prunelle, sans doigts, moins qu'à moitié des hommes!
Je suis le Roi du Monde, et si dans mon sommeil
Apparaissait le fauve ou l'homme, plus funeste,
Mon bras l'égorgerait, tant ce bras n'a qu'un geste.
Je suis Sennachérib, Bras-armé-du-Soleil."



MAIS COMME je quittais ces fresques titaniques
Où l'Egypte et l'Asie heurtent des fronts égaux,
Leurs voix, qu'enveloppaient d'étranges harmoniques,
Se répartirent dans mon coeur en triple écho:

"O rames que les mers du monde se partagent!
C'est en vain qu'après Tyr on soumettra Carthage,
En vain qu'après David, Cyrus m'aura fait sien,
J'échappe à toute empreinte hors celle du salaire.
Car, mieux que la figure au poitrail des galères,
Le gain s'attache et mord au coeur du Phénicien.
Byblos est-elle en poudre et Sidon est tarie,
Sur les ailes de l'or émigre la patrie. . ."

9

—“C’est moi, fils d’Israël dont le Dieu est jaloux.
Exilé dans ce Dieu farouche et solitaire,
Je donne à mes troupeaux les plaines de la terre
Où les iniquités hurlent avec les loups;



Et j’ai tordu ma langue au feu des prophéties,
Et cherche à tous les cieux cette étoile-Messie
Que mes yeux trahiront, hélas! quand paraîtra
Jésus au coeur de femme et qui ouvre ses bras.”
—“Ces larges plis de roc menant à ma terrasse
Où les archers d’émail font taire les regards,
Sont là, peuples domptés, pour que toutes vos races
Jusqu’au pied de Xercès élèvent leurs égards.
Sur l’univers cueilli comme on cueille une grappe,
J’étends si loin mes bras, par les bras des satrapes,
Que je suis l’abrégé du monde oriental!
Et le fils de Philippe attend son piédestal.”

OR, VOICI qu’à mes yeux rayonnaient ces statues
Qu’on dirait près de respirer,

Si belles que la voix des Parques s’en est tue,
Si loin de notre espoir que l’âme en veut pleurer.
Ruche de la pensée aux jours aromatiques!
Mère d’un miel si pur, Athène aux clairs sculpteurs,
Qu’à jamais semble amer ou barbare ou menteur
Tout verbe ayant fleuri hors des lèvres attiques!
—Et la Grèce, exaltant le passé fabuleux,
Fit entendre à mon coeur son coeur miraculeux:

“D’un bloc de marbre blanc l’éternel statuaire,
Le Temps, fit une ébauche humaine. Et le Paros,
Sentant qu’il naît de lui la forme d’un héros,
Frémit; et les muscles s’accentuèrent,
Et l’épaule s’arquait du colossal enfant;
Et c’était à la fois Jason, Thésée, Hercule,
Et la Légende, en cercle triomphant,
Sur lui tourbillonnait au fond du crépuscule.
Mais le Temps poursuivait sa tâche. Et lorsqu’un jour,

Ayant palpé les bras et la hanche et le torse,
Il vit que la beauté rayonnait dans la force,
Le sculpteur éternel sur son oeuvre d'amour
Souffla—et je marchai parmi les hommes!



J'ai consulté les cieux, j'ai vu ce que nous sommes;
Aux limites du coeur arrétant le désir,
Je prête aux dieux la forme humaine, glorieuse.
Car dans le temple aux grâces sérieuses,
C'est toi qu'il me plaît de servir,
O Suprême, ô Beauté, première des premières!

Je parle et le mot chante, et si beau de lumière,
Que la brise d'argent tissée à même l'air,
Ou l'invisible oiseau parmi les feuilles rèches,
Ou la harpe fluide ou la fontaine fraîche,
Détonnent, bruits grossiers, près de mon verbe clair!"

ET J'ETAIS ébloui de ces formes lyriques,
Et rêvais, quand voici geignant à mes côtés
Deux races qui tournaient en orbex excentriques
Dont le moyeu se perd parmi l'éternité,
Et l'une était de Chine et l'autre était du Gange;
Et l'une, intérieure, insaisissable, étrange,
Sous son chapeau pointu souriait dans ses yeux;
L'Inde, comme un encens faisait brûler sa vie. . .
Mais, rebelle aux sentiers où leur voix me convie,
Pour ne point dévier du chemin des aïeux
J'avais porté mes pas dans la salle hautaine
Où des cyprès égaux, au bord d'une fontaine,
Veillent la Gloire en cendre. Et clamèrent des voix:

“C'est moi, peuple soldat, la fleur du sol étrusque,
Amer comme le suc des bois.
J'ai mêlé, dès l'abord, aux lueurs du soc brusque
Le vivace éclat du buccin.



L'aigle a sur moi tendu ses ailes comme une arche;
Je suis parti, au bruit d'essaim
Que font les pas confus des cohortes en marche.
Je suis parti, et sans repos
Devant mon bouclier courbant la face humaine,

Si loin j'ai planté mes drapeaux
Qu'il n'est plus d'horizon hors la terre romaine.
J'ai vaincu, mais mon geste est tel
Que les peuples soumis, riches de ma victoire
Fertile en travaux immortels,
Songent qu'avec César ils entrent dans l'Histoire.

Mais c'est trop. L'arc de la volonté
Sur mon front se détend. Néron, voici ta lyre!
Et qu'enfin, en immense délire
D'arène en arène porté,
Jaillisse jusqu'aux dieux ma sourde nostalgie!
Dans le cercle infernal des gradins populeux
Où flotte un long frisson houleux
(O nappes de sang frais sur des restes d'orgie,
Gladiateurs vermeils se hâtant dans la mort,
Ou torches qui respirent!),
Rome se suicide. . .
Et c'est l'heure où le Nord
Secoue à l'horizon les portes de l'Empire.”

UNE SALLE s'ouvrait à mes regards songeurs.
J'entrai. Ils étaient là, par files, sans parole,
Les centaures de fer des siècles égorgeurs,
Le pied bardé, la lance au poing, les banderolles
Droites, et la visière en gueule de requin.
Et l'on voyait aux murs de la salle profonde
La dague et le fléau, la massue et la fronde
Et la hache et la roue, et l'affreux brodequin
Qui palpait le mensonge et broyait l'hérésie.
Murs sombres, cauchemar mêlé de fantaisie!
Et dans mon coeur ému s'élevèrent des voix:

“Je suis le lustre d'or des temps mélancoliques,
Je suis la Papauté romaine, catholique,
Dont le signe est un Dieu greffé sur une croix.
Je suis la clé du ciel, le dictateur des âmes,
Je guide et l'Occident courbe un front confiant;
Et celui qui hasarde un rêve impatient,
Qu'il se drape au bûcher de la pourpre des flammes!
Car c'est moi la Parole et sans moi l'homme est vain.

J'ai foudroyé d'un mot son âme criminelle,
S'il s'égare; et, s'il veut, les portes éternelles
Sur lui se fermeront dans le bonheur divin.”

“Du haut de mes créneaux on peut rêver d'Asie. . .
Par le lion volant qui rouille à mon blason,
J'irai, j'acculerai le Maure à l'horizon!
Je suis le Paladin, et ma droite est choisie
Pour transplanter au loin le mot de vérité.
Je suis le haut seigneur, je suis la Chrétienté
Tressaillant à l'appel de Bernard et d'Hermite,
Soulevée en armée aux vagues sans limites,
Et, sous le gonfalon haussé comme un flambeau,
Je traverse le monde et meurs pour un tombeau.”

“Je suis le serf obscur, oublié de la vie.
Inclinant un coeur lourd sur mes mains asservies,
Je contourne, d'un soc qui tremble, le donjon
D'où vient de s'échapper ce libre et clair pigeon.
Je suis le moine obscur, et le péché qui rôde

En vain cherche à troubler ma cellule aux trois voeux;
Mais Jésus, s'il daignait au vitrail d'émeraude
Sourire, et d'un rayon effleurer mes cheveux!



Je suis l'obscur lépreux, le quêteur qui chemine
Etranglant dans son sein l'aboyante famine.
Je suis le peuple enfin, l'anonyme ouvrier
Qui, pauvre dans son pain et riche de souffrance,
Nourrit quand même en lui la lampe d'espérance
Et poursuit dans l'amour sa tâche de prier

Par la pierre et l'outil; et voici que s'élève,
Une et multiple, immense et grêle, et jusqu'au rêve
Haute, la cathédrale où l'orgue aux mille voix
S'exalte, monte en Dieu, chante et pleure pour moi!"

II

PENSIF, JE DENOMBRAIS les races accomplies,
Quand, d'un vitrail qui s'ouvre entre deux panoplies,
Pénétra dans la salle un murmure d'oiseau. . .

Et d'ouïr cet oiseau, si jeune, si nouveau,

La sève de mélancolie

Qui me venait de tant de siècles traversés
En moi monta comme un serpent s'enroule.
Eh quoi! mon coeur est donc si vieux dans le passé?

Ce sang qui dans mes veines coule,
Un homme le portait sous les astres éteints
Des siècles sans histoire engainés dans l'abîme?
Comment l'Humanité, millénaire victime,
Saurait-elle être jeune et croire en son destin?

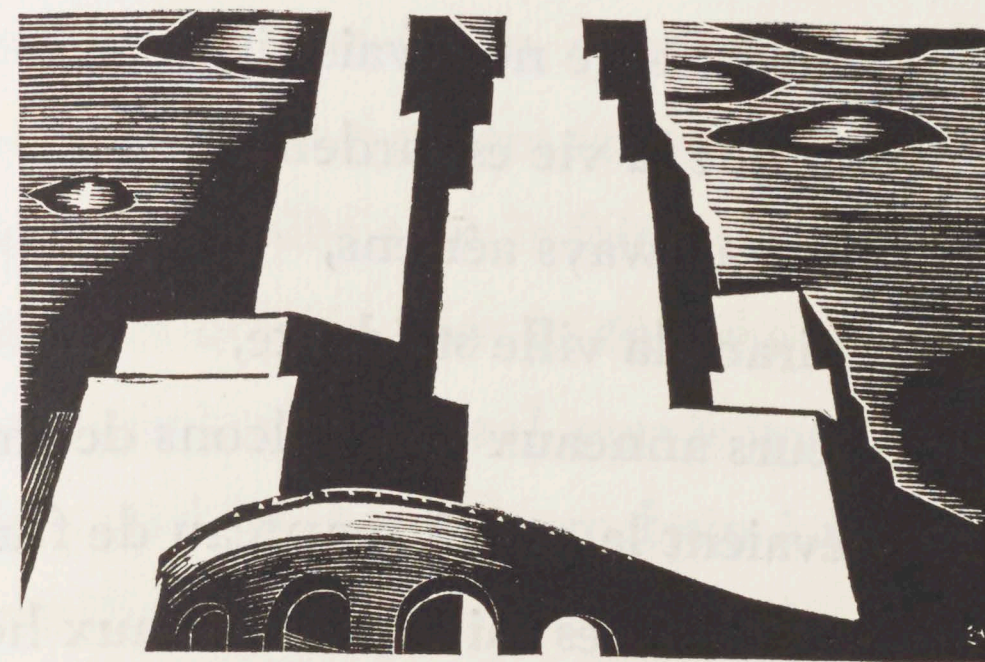
Dans l'ombre extérieure où vont les races vieilles,
L'Homme à son tour descend d'un pas désabusé. . .

Et moi-même, sans force, écrasé
Par ces murs, sarcophage où les siècles sommeillent,
Je retournais au jour pareil aux autres jours,
A l'homme, au long fardeau de vivre; et d'un pas lourd,
Je sortis. . .

Vieux soleil qui frappas ma paupière!
Soleil de cuivre et d'or dont se casqua mon front!
La Ville autour de moi levait ses bras de pierre,
Les bruits heurtant les bruits faisaient un seul clairon!
Vivre! Fruit amer de la vie,
Te mordre! Etre emporté où la fête convie,
Sur la barque du Bruit sans voile et sans rameurs!

Les foules remuaient, les foules aux marées
Contraires, dont les flots emmêlent leur rumeur.
Je m'y jetai, d'une âme intense, immodérée.

Et de sentir autour de moi
Se dérouler la Ville Folle,
Je ne sais quel aveugle émoi
Quelle fièvre au delà des paroles



Multipliait mon coeur en milliers de rayons!
La ville était en moi comme j'étais en elle!
Essor de blocs! élans d'étages! tourbillon
De murailles qui font chavirer la prune!
Murs crevés d'yeux, poreux comme un gâteau de miel
Où grouille l'Homme-Abeille au labeur sans relâche!
Car sous l'ascension des vitres, jusqu'au ciel,
Je devinais aussi la fièvre sur la tâche:
Les pas entrelacés, les doigts industriels,

Et les lampes, et l'eau qui coule promenée
En arabesque, et dans les fils mystérieux
Le Mot rapide et bref volant aux destinées!

Je marchais, je ne savais rien,
Sinon que la vie est ardente.—
Et les tramways aériens,
Déchirant la ville stridente,

Enroulaient leurs anneaux aux balcons des maisons!
Des trains crevaient la gare à manteau de fumée,
Des trains happaient les rails qui vont aux horizons,
Cependant que sous terre, en leurs courses rythmées,
D'autres allaient et revenaient incessamment,
Navettes déroulant le long fil du voyage!
Une géométrie immense en mouvement
Opposait dans mes yeux de fulgurants sillages
Où, malgré l'angle aux ailes obliques, malgré
La masse qui retient, la courbe qui paresse,
Toujours, jusqu'à pâlir dans les derniers degrés,
La Ligne allait au ciel comme un Titan se dresse!

Et dans les bruits, dans les reflets,
Je roulais au torrent des hommes et des choses,
Je suivais le chemin de mon âme, j'allais
Vers quelque colossale et sombre apothéose.
Sombre, car peu à peu, sournois
Comme un remords qui rampe hors de la mémoire,
La fièvre de mon siècle avait fait naître en moi
Je ne sais quel brasier dont la flamme était noire!
Où donc couraient mes pas? portés par quel désir?
Vers quel bonheur si prochain à saisir
Que j'y volais comme la bête à la curée?
—Course sans but, de plus en plus désespérée!
Et du fond de la Ville-Abîme, obscur creuset
Où bout le sort futur de l'homme et de la femme,
Des voix, qui ressemblaient aux clameurs de mon âme,
S'élevèrent brûlantes, et disaient:

“Je suis l'Homme Moderne, aux villes jusqu'aux nues!
Je suis celui dont le sang continue
Le long tourment d'espoir légué par le passé!

Je suis le pèlerin des temps, ce que peut être
L'héritier, d'âge en âge et d'ancêtre en ancêtre,
De tout ce que la Terre a souffert, a pensé.
Et je marche toujours, et les cruels problèmes
Nés du réveil de l'homme au sein de l'univers,
De plus en plus cruels restent toujours les mêmes!
Pourtant: les fleuves détournés, les rocs ouverts
D'où jaillissent les trains des belles aventures?
Ne suis-je pas un roi dans l'aveugle nature?

Je mesure au compas les astres exilés,
Et je nage secret sous la trame des ondes
Ou dérobe à l'oiseau sa gloire d'être ailé;
Et mon verbe électrique a ceinturé le monde;
J'ai porté jusqu'au Sud extrême et jusqu'au Nord
L'enquête d'un espoir plus puissant que la mort;
Je ranime un visage, une voix qui s'est tue;

Je régis, je converse, je tue
A distance; aujourd'hui plus qu'en tout mon passé,
Je tiens sous mon vouloir la force naturelle,
J'inspire la matière et suis servi par elle.

Mon bonheur a-t-il commencé?



Ne vient-il pas plutôt ce temps noir où mon oeuvre,
La Science, fermant ses innombrables bras
Aux étreintes de pieuvre,
Fille dénaturée, à son tour me broiera?

Quand, grâce à la Machine aux hâtes effrénées
Qui centuple en un jour le fruit de tant d'années,
L'homme aura plus de biens qu'il n'aura de désirs,

Et qu'énervé par ses amers loisirs,
Il portera sur ses mains léthargiques
L'immense désespoir de la stérilité;
Qu'advient-il alors de ma race tragique
Au flanc d'un globe épouvanté?

Verrai-je alors grandir ce rêve populaire
Que l'homme tente, au Nord, à même sa douleur? ...
Et pour l'avoir rêvé, quel sera mon salaire?
Si jamais je n'atteins l'Eden, doux seuil en fleurs
Où mes illusions riaient dans la rosée,—
La famille commune enfin réalisée,
La charité, l'amour, ces divins fruits du coeur,
Guériront-ils mes fils des tâches inégales
Qui me déshéritaient aux siècles de rancœur?
Ou, sous ses noirs plafonds d'usine colossale,
L'universelle égalité de l'avenir
N'éteindra-t-elle pas, dans l'homme sans désir,
Le dernier rayon de l'étoile?

Mais qui t'arracherait la parole sans voiles,
Sphinx aigu de la Vie, impassible et scellé!



N'est-ce donc pas assez qu'en manteau d'exilé,
Courbé, flétri de soif amère,
Et se traînant de chimère en chimère
Et rougissant le jour avec ses poings sanglants,
L'Homme aît si bien cogné sa raison à la Terre
Et qu'il devine à peine un mot du grand mystère
Où il rôde inquiet depuis l'éveil des temps?

Que veux-tu donc, ô Vie? et pourquoi ces défaites
Et, dans le vain retour des aubes et des soirs,
Tant de reprises, tant de luttes, et l'espoir
Pareil à Jéricho dans le vent des trompettes?

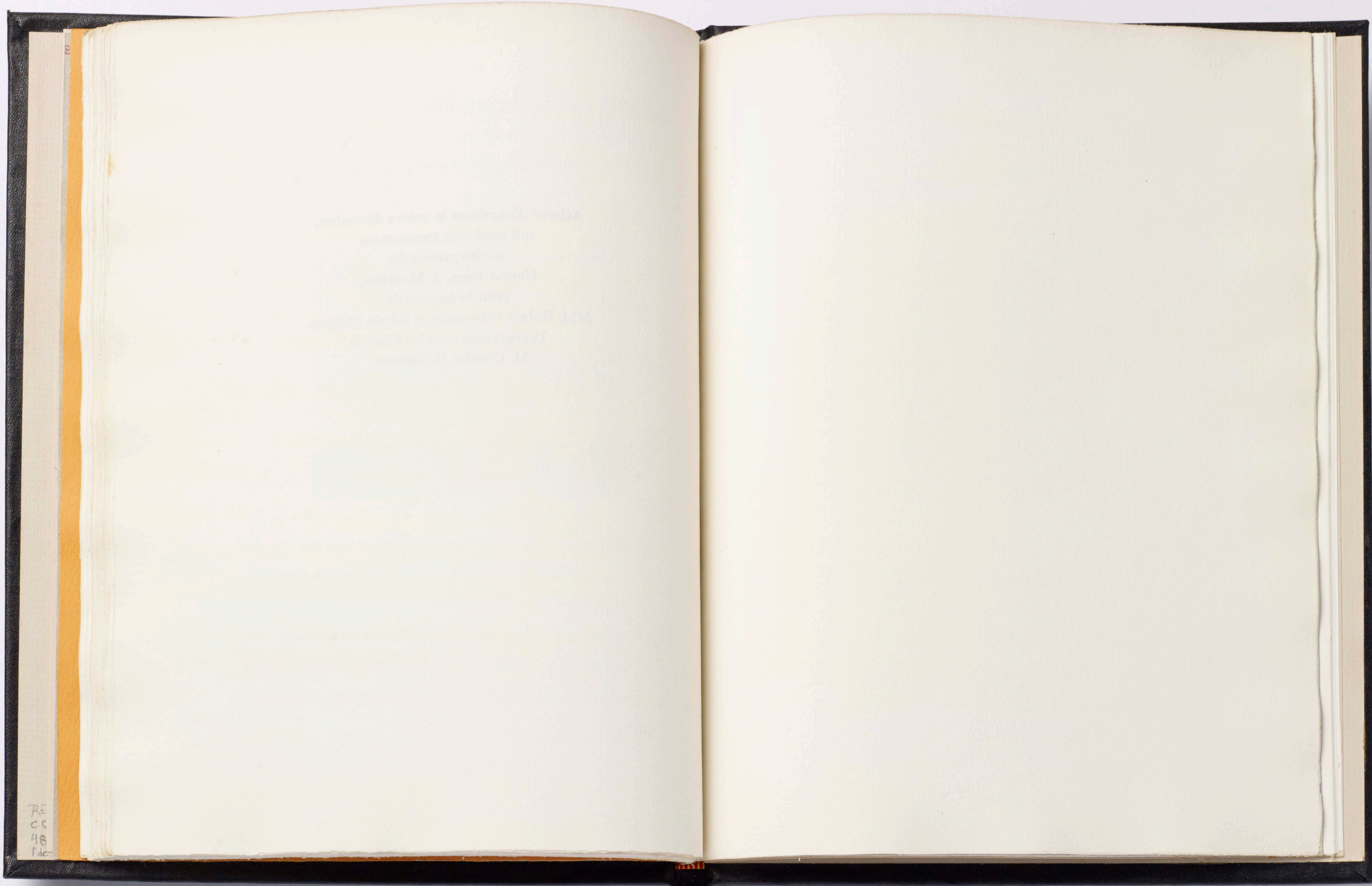
O visage fermé qui ne répondras pas! . . .
Si je marche, pourtant, jusqu'à l'âge où mes pas
Seront comme un filet autour de la nature;
Si je cherche le mot de la grande aventure;
Malgré tout un passé d'empires effondrés,
Si ma main fait surgir les Alpes de mes villes;
Si, de plus en plus haut, mes avions cabrés,
Dans le désert d'azur où leur orgueil s'exile
Vont froisser le tapis des nuages d'argent;
Si, de mille en mille ans plus maître de la terre,
De plus en plus subtil et plus intelligent,
J'élargis jusqu'au ciel mon oeuvre solitaire;
Ne viendra-t-il jamais un jour, quand j'en mourrais,
Où le vieux coeur humain trahira son secret?
Ou bien, moi qui m'acharne à la persévérance,

Quand je tiendrai, enfin, l'horizon dévoilé,
N'aurai-je fait toujours que changer de souffrance
Et mon coeur, ce mirage, aura-t-il reculé? . . .”



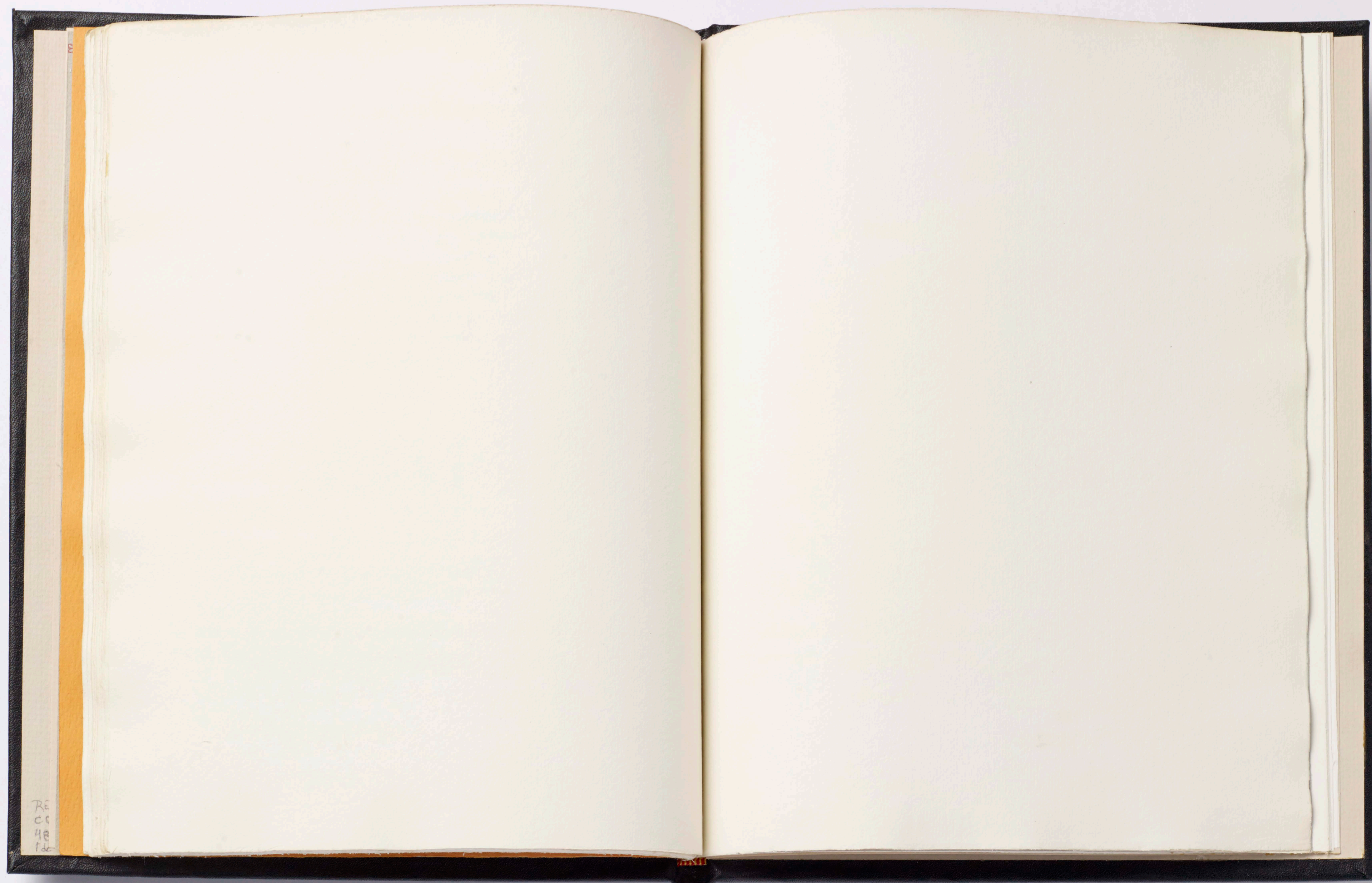
Achévé d'imprimer le quatre décembre,
mil neuf cent trente-et-un
sur les presses du
Herald Press, à Montréal,
pour le compte de
MM. Robert Choquette et Edwin Holgate.
Typographie sous les soins de
M. Charles H. Barnard.

RE
CC
48
1 de

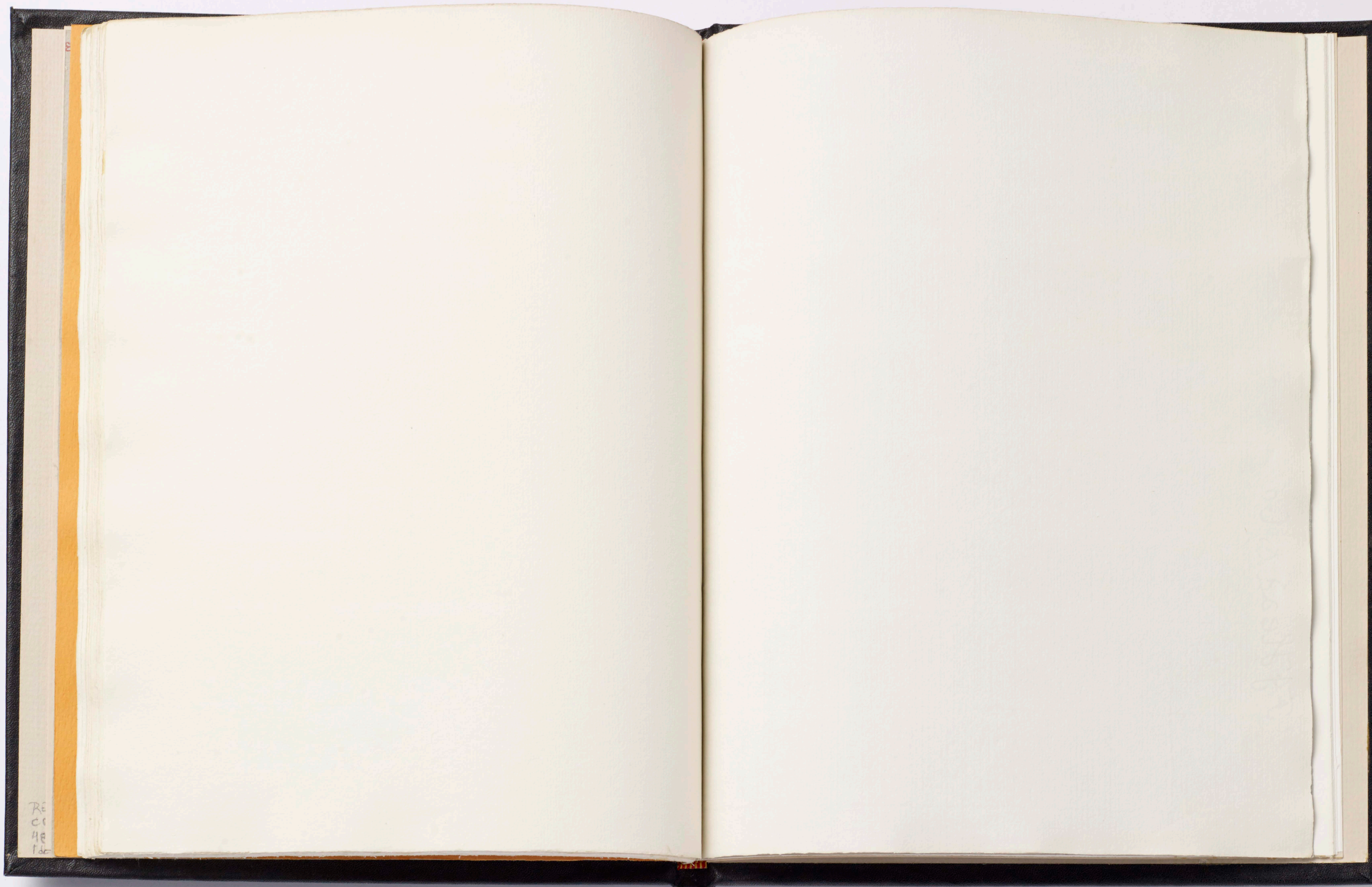


Achard, J. (1871) Le premier échantillon
de la série de la
série de la
série de la
série de la
série de la
série de la
série de la
série de la
série de la
série de la

RE
CC
48
100

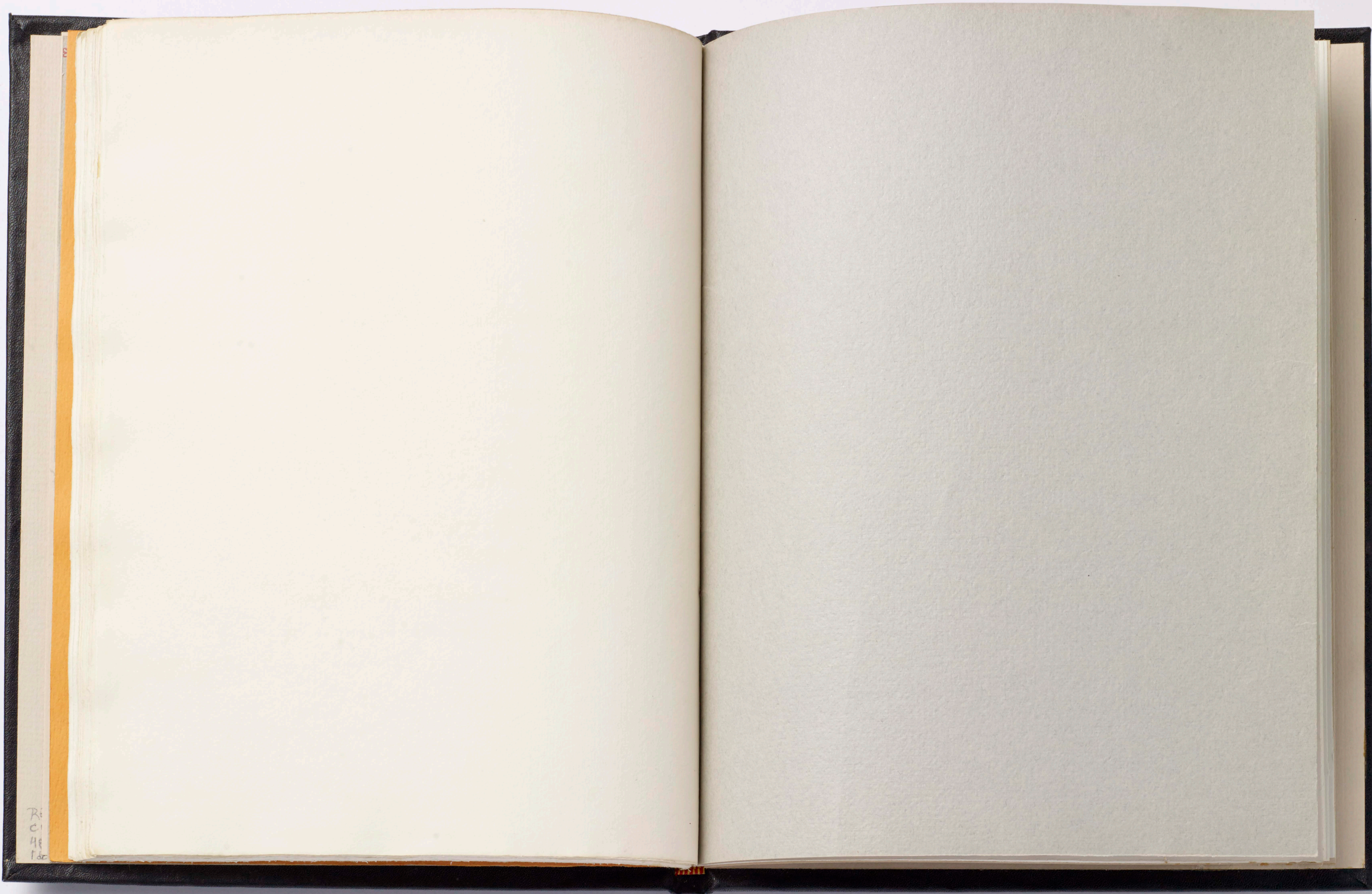


RE
CC
48
100



RE
C
18
10

1888



Ri
C
H
100



R
C
41
1st